

Dans l'intérieur de la maison tous les petits détails sont importants et contribuent à former, à faire aimer et chérir le *home*. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que la poésie du peintre de la vie domestique vive de détails, que ses tableaux soient éparpillés, que la lumière y soit répandue sur mille objets différents. Mais les ustensiles, qui sont en ordre dans la maison, sont jetés sur le tableau dans un désordre pittoresque. La cage des serins est suspendue contre l'armoire au linge. La ménagère fait sa lessive à côté de la table où sont posés les verres, les pains ronds, les grands pots de confiture. La batterie de cuisine brille çà et là ; un paquet d'oignons se trouve à côté de la toupie des enfants, et le chien du logis, partie intégrante de la famille, flaire toute chose, aboie, caresse, lèche les fritures, regarde fixement sa maîtresse, ou dort sur une vieille chaise qu'il faudra bientôt rempailler. C'est au milieu de ce pêle-mêle que Greuze place ordinairement sa *mère de famille*, qu'il entoure d'enfants débraillés, boudeurs, souriants, endormis, observés dans toutes leurs poses et à tous les moments de la journée, avec leurs bas tombant sur les talons, leurs petits souliers éculés, et leurs vestes dont la déchirure laisse voir des chairs blanches, grasses, fines et potelées. Les tambours sont déjà crevés, et le cheval de bois meurt oublié dans un coin. Cependant la bouillie est sur le fourneau, la casserole attend l'appétit de ces marmots adorables qui, après avoir rempli la maison de leur tapage, viendront se disputer la cuillerée de panade que tient leur jolie mère, comme dans le tableau de *la Maman*.

Aucun peintre n'a rendu les enfants plus aimables que Greuze. Rubens et Boucher sont les seuls peut-être qui puissent lui être comparés sur ce point. Mais Rubens et Boucher ont peint les enfants nus ; Greuze les a peints dans leur habillement négligé, et s'il a évité par là une difficulté plus grande, il a du moins tiré un excellent parti du charmant décousu de leur costume. Il semble qu'il ait voulu mettre en lumière l'histoire de ces unions fortunées qui, dans les romans anciens, finissent toujours par un grand nombre d'enfants. Quant aux mères, elles ont cette richesse de carnation que donnent les frais sommeils et qui sont comme les certificats de la probité domestique. Des Flamandes qui pensent, telles sont les femmes de Greuze. C'est la même abondance de chairs, le même éclat, mais avec cette fleur de plus : la grâce. Et, comme on reconnaît bien un peintre français, à la manière spi-